

n'avait que trop fait attendre le curé. Le parrain et la marraine étaient là. Il fallait partir.

— En route ! En route ! criait Catherine, qui allait de l'un à l'autre, gourmandant et ordonnant. Allons, mon fils, dit-elle à Jean, le bras à mademoiselle Clary. Et Thomas ?... Où donc est Thomas ?... Il n'en finit jamais ! — Thomas ?...

— Me voici, femme !

— C'est toi qui porteras le poupon.

— C'est convenu !

— Et ne le laisse pas tomber !...

— Sois tranquille ! J'en ai porté vingt-cinq à monsieur le curé, et j'ai l'habitude !...

— C'est bien ! répliqua Catherine en lui coupant la parole. En route !

Le cortège quitta la ferme dans l'ordre suivant : en tête, Thomas, tenant le petit dans ses bras, et Catherine Harcher près de lui, M. de Vaudreuil, sa fille et Jean les suivant ; puis, derrière, toute la queue de la famille, comprenant trois générations, où les âges étaient tellement entremêlés que le bébé, qui venait de naître, avait déjà parmi les enfants de ses frères ou sœurs un certain nombre de neveux et de nièces plus âgés que lui.

Le temps était beau ; mais, à cette époque de l'année, la température eût été assez basse, s'il ne fût tombé du ciel sans nuage comme une averse de soleil. On passait sous le berceau des arbres, à travers des sentiers sinueux, au bout desquels pointait le clocher de l'église. Un tapis de feuilles sèches couvrait le sol. Tous les jaunes si variés de l'automne se mélangeaient à la cime des châtaigniers, des bouleaux, des chênes, des hêtres, des trembles, dont le squelette branchu se montrait par places, alors que les pins et les sapins restaient encore couronnés de leurs panaches verdâtres.

— A mesure que le cortège s'avavançait, quelques amis de Thomas Harcher, des fermiers des environs, le rejoignaient en route. La file grossissait à vue d'œil, et on serait bien une centaine, quand on arriverait à l'église.

Il était jusqu'à des étrangers qui, par curiosité ou par désœuvrement, se mettaient de la partie, lorsqu'ils se trouvaient sur le passage du cortège.

Pierre Harcher remarqua même un homme, dont l'attitude lui parut suspecte. Bien évidemment cet inconnu n'était pas du pays. Pierre ne l'y avait jamais vu, et il lui sembla que cet intrus cherchait à dévisager les gens de la ferme.

Pierre avait raison de se défier de cet homme. C'était un des policiers qui avaient reçu l'ordre de "filer" M. de Vaudreuil depuis son départ de la villa Montcalm. Rip, lancé à la piste de Jean-Sans-Nom, que l'on croyait caché aux environs de Montréal, avait détaché cet agent avec mandat d'observer non seulement M. de Vaudreuil, mais aussi la famille de Thomas Harcher, dont on connaissait les opinions réformistes.

Cependant, en marchant l'un près de l'autre, M. de Vaudreuil, sa fille et Jean s'entretenaient du retard que celui-ci avait éprouvé pour se rendre à la ferme.

— J'ai su par Pierre, dit Clary, que vous l'avez quitté afin d'aller visiter Chambly et les paroisses voisines.

— En effet, répondit Jean.

— Venez-vous directement de Chambly ?

— Non, j'ai dû parcourir le comté de Saint-Hyacinthe, d'où je n'ai pu revenir aussitôt que je l'aurais voulu. J'ai été forcé de faire un détour par la frontière.

— Est-ce que les agents étaient sur vos traces ? demanda M. de Vaudreuil.

— Oui, répondit Jean, mais j'ai pu, sans trop de peine, les dérouter encore une fois.

— Chaque heure de votre vie est un danger ! répondit Mlle de Vaudreuil. Il n'y a pas un instant où vos amis ne tremblent pour vous ! Depuis que vous avez quitté la villa Montcalm, nos inquiétudes n'ont pas cessé !

— Aussi, répondit Jean, ai-je hâte d'en finir avec cette existence qu'il me faut disputer continuellement, hâte d'agir au grand jour, face à face avec l'ennemi ! Oui ! il est temps que le combat s'engage, et cela ne tardera pas ! Mais, en ce moment, oublions l'avenir pour le présent ! C'est ici une sorte de trêve, de halte avant la bataille ! Ici, monsieur de Vaudreuil, je ne suis plus que le fils adoptif de cette brave et honnête famille !

Le cortège était arrivé. C'est à peine si la petite église suffirait à contenir la foule qui avait grossi en route.

Le curé se tenait sur le seuil, près de la modeste vasque de pierre, qui servait aux cérémonies baptismales des innombrables nouveautés de la paroisse.

Thomas Harcher présenta, avec une légitime fierté, le vingt-sixième rejeton, issu de son mariage avec la non moins fière Catherine. Clary de Vaudreuil et Jean se placèrent l'un près de l'autre, pendant que le curé faisait les onctions d'usage.

— Et vous le nommez ?... demanda-t-il.

— Jean, comme son parrain, répondit Thomas Harcher, en tendant la main au jeune homme.

Ce qui est à noter, c'est que les anciennes coutumes françaises se retrouvent encore au milieu des villes et des campagnes de la province canadienne. Dans les paroisses rurales, plus particulièrement, c'est la dîme qui entretient le clergé catholique. Elle est du vingt-sixième de tous les fruits et récoltes de la terre. Et—par suite d'une tradition, à la fois touchante et curieuse—ce n'est pas sur les récoltes seulement que se prélève cette dîme du vingt-sixième.

Aussi, Thomas Harcher ne s'étonna-t-il point, lorsque, le baptême achevé, le curé dit à voix haute :

— Cet enfant appartient à l'église, Thomas Harcher. S'il est le filleul du parrain et de la marraine que vous lui avez choisis, c'est aussi mon pupille, à moi ! Les enfants ne sont-ils pas comme la récolte de la famille ? Eh bien, de même que vous m'auriez donné votre vingt-sixième gerbe de blé, c'est votre vingt-sixième enfant que l'église prélève en ce jour !

— Nous reconnaissons son droit, monsieur le curé, répondit Thomas Harcher, et, ma femme et moi, nous nous y soumettons de bonne grâce !

L'enfant fut alors porté au presbytère, où il fut triomphalement accueilli.

De par les traditions de la dîme, le petit Jean appartenait à l'église. Comme tel, il serait élevé aux frais de la paroisse.

Et, lorsque le cortège se remit en route pour revenir à la ferme de Chipogan, les cris de joie éclatèrent par centaines en l'honneur de Thomas et de Catherine Harcher.

XI.—LE DERNIER DES SAGAMORES.

Le lendemain, les cérémonies recommencèrent. Nouveau cortège qui se rendit à l'église, dès la première heure. Même recueillement à l'aller même entrain au retour.

Les jeunes Clément et Cécile Harcher, l'un dans son habit noir, qui en faisait comme un petit homme, l'autre dans son costume blanc, qui en faisait comme une petite fiancée, figuraient les premiers communicants venus des fermes avoisinantes. Si les autres "habitants" n'étaient pas aussi riches en progéniture que Thomas Harcher de Chipogan, ils n'en avaient pas moins un nombre très respectable de rejetons. Le comté de Laprairie était véritablement comblé des bénédictions du Seigneur, et, à cet égard, il eût pu lutter avec les plus fécondes bourgades de la Nouvelle-Ecosse.

Ce jour là, Pierre ne revit plus l'étranger, dont la présence l'avait inquiété la veille. En effet, cet agent était reparti. Avait-il soupçonné quelque chose relativement à Jean-Sans-Nom ? Était-il allé faire son rapport au chef de la police de Montréal ? On le saurait avant peu, sans doute.

Lorsque la famille fut rentrée à la ferme, elle n'eut plus qu'à prendre place au déjeuner. Tout était prêt, grâce aux sermons multiples que Thomas Harcher avait reçus de Catherine. Il avait dû s'occuper successivement de la table, de l'office, de la cave, de la cuisine, avec l'aide de ses fils s'entend, qui eurent leur bonne part des gourmandises maternelles.

— Il est bon de les y habituer ! répétait volontiers Catherine. Cela leur paraîtra plus naturel, lorsqu'ils seront en ménage !

Excellent apprentissage, en vérité

Mais, s'il avait fallu tant se démener pour le déjeuner de ce jour, que serait-ce donc pour le repas du lendemain ! Une table qui allait être dressée pour une centaine de convives ! Oui ! tout

autant, en comptant les parents du marié et ses amis des environs. Et encore, convient-il de ne pas oublier maître Niek et son second clerc, que l'on attendait le jour même pour la signature du contrat. Une incomparable noce, dans laquelle le fermier Harcher prétendait rivaliser avec le fermier Gamache de cervantesque mémoire !

Mais ce serait l'affaire du lendemain. Aujourd'hui, il ne s'agissait que de faire bon accueil au notaire. L'un des fils Harcher devait aller le chercher à Laprairie pour trois heures sonnantes, dans le buggie de famille.

A propos de maître Nick, Catherine avait cru devoir rappeler à son mari que l'excellent homme était grand mangeur en même temps que fine bouche, et elle n'entendait pas—c'était sa manière habituelle d'admonester les gens—elle n'entendait pas que l'honorable tabellion ne fût point servi à soulaier.

— Il le sera, répondit le fermier ! Tu peux être tranquille, ma bonne Catherine !

— Je ne le suis pas, répondit la matrone, et ne le serai que lorsque tout sera fini ! Au dernier moment, il manque toujours quelque chose, et je n'entends pas cela !

Thomas Harcher s'en alla à sa besogne, répétant :

— L'excellente femme ?... Un peu précautionneuse, sans doute ! Elle n'entend pas ceci !... Elle n'entend pas cela ! Et je vous prie de croire cependant qu'elle n'est point sourde !

Cependant, depuis la veille, M. de Vaudreuil et Clary avaient pu longuement entretenir Jean au sujet de son voyage à travers les comtés du Bas-Canada. De son côté, le jeune patriote avait été mis au courant de ce que le comité de Montcalm avait fait depuis son départ. André Farran, William Clerc et Vincent Hodge étaient revenus fréquemment à la villa, où M. de Vaudreuil avait également reçu la visite de l'avocat Sébastien Gramont. Puis, celui-ci était reparti pour Québec, où il devait retrouver les principaux députés de l'opposition.

Ce jour-là, après le déjeuner, qui avait été servi au retour de l'église, M. de Vaudreuil voulut profiter du buggie pour se rendre à la bourgade. Il aurait le temps de conférer avec le président du comité de Laprairie, et reviendrait en même temps que le notaire pour la signature du contrat.

Mlle de Vaudreuil et Jean l'accompagnèrent sur cette jolie route de Chipogan, ombragée de grands ormes, qui côtoie un petit rio d'eaux courantes, tributaire du Saint-Laurent. Ils avaient pris les devants avec lui, et ne furent rejoints par le buggie qu'à une demi-lieue de la ferme.

M. de Vaudreuil s'installa à côté de Pierre Harcher, et il eut bientôt disparu au trot du rapide attelage.

Jean et Clary revinrent alors sur leurs pas, en remontant à travers les bois ombreux et tranquilles, massés à la lisière du rio. Rien n'y gênait leur marche, ni les buissons, ni les branches, qui, dans les forêts canadiennes, se relèvent au lieu de pendre vers le sol. De temps à autre, la hache d'un lumberman retentissait, en rebondissant sur de vieux troncs d'arbres. Quelques coups de fusil se faisaient aussi entendre au lointain, et parfois un couple de daims apparaissait entre les halliers qu'ils franchissaient d'un bond. Mais chasseurs et bûcherons ne sortaient point de l'épaisseur des futaies, et c'était au milieu d'une profonde solitude que Mlle de Vaudreuil et Jean gagnaient lentement du côté de la ferme.

Tous deux allaient bientôt se séparer... Où pourraient-ils se revoir, et en quel lieu ? Leur cœur se serrait douloureusement à la pensée de ce prochain éloignement.

— Ne comptez-vous pas revenir bientôt à la villa Montcalm ? demanda Clary.

— La maison de M. de Vaudreuil doit être particulièrement surveillée, répondit Jean, et, dans son intérêt même, mieux vaut qu'on ignore nos relations.

— Et pourtant, vous ne pouvez songer à chercher un asile à Montréal ?